PQ 2218
.D73 V6
Copy 1

PQ 2218
.D73 V6
Copy 1

La Poésie

LE VOISIN

OU

FAISONS NOS AFFAIRES NOUS-MÊMES,

Comédie-Vaudeville

EN UN ACTE,

marc antoine madeleine

PAR MM. DÉSAUGIERS, MERSIN, ET GABRIEL,

Lurieu, Jules Joseph Gabriel de

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, à Paris, le 3 Octobre 1826.

PRIX : 1 FRANC 50 CENT.

PARIS,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, PASSAGE D'HENRI IV.

1826.

PQ2218
D73V6

PERSONNAGES.	ACTEURS.
POTHIN, célibataire, caractère gai et officieux (49 ans) (1). .	M. LEPEINTRE aîné.
SAINT-ERNEST, jeune avocat.	M. FÉDÉ.
PAULINE DORSAN, jeune veuve.	Mlle. DUSSERT.
BONNEVILLE, son cousin, manufacturier (50 ans.) . .	M. GUILLEMIN.
LA MÈRE JOSEPH, portière. .	Mme. GUILLEMIN.
MODESTE, jeune modiste-lingère	Mlle. PETIT.
LEBON, huissiers, mise du jour. . .	M. CHALBOS.
ELOI, huissiers, mise du jour. . .	M. EMILIEN.
Deux autres huissiers.	
UN GARÇON limonadier . .	M. DAVENNE.
UN DOMESTIQUE . . .	M. RODOLPHE.

La Scène se passe à Paris, dans une maison bourgeoise.

NOTA. S'adresser directement, pour avoir la musique exacte de cet ouvrage, à M. HUS-DESFORGES, chef d'orchestre du Théâtre du Vaudeville.

(1) Ce rôle appartient de droit au premier comique qui joue le vaudeville.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, N°. 4.

566144
'31

LE VOISIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un grand pallier au deuxième étage, servant d'anti-chambre, et communiquant à plusieurs appartemens contigus. On aperçoit l'escalier dans le fond.

SCÈNE PREMIERE.

LA MERE JOSEPH, *elle sort de chez M. Pothin, dont la porte est à gauche.*

Encore un ménage de fait. (*Revenant à la porte.*) Plaît-il, M. Pothin, vous m'appelez ?... Oui, Monsieur, votre barbet, votre singe et votre chat ont tout ce qu'il faut pour la journée. (*Revenant sur l'avant-scène.*) Est-il ennuyeux avec ses bêtes! (*On entend M. Pothin jouer sur la clarinette, mais à écorcher les oreilles, l'air :*

OU PEUT-ON ETRE MIEUX QU'AU SEIN DE SA FAMILLE?

Allons, v'là qui prend sa clarinette, autre agrément!

AIR : *de Vadé à la Grenouillère.*

D'puis qu'il habite c'tte maison,
Soit que l'on dorme ou que l'on veille,
N'y a pas, grâce à son carillon,
Un instant de r'pos pour l'oreille :
Quand c' n'est pas son chien aboyant,
Ou son perroquet qui caquette,
Quand c' n'est pas son singe jurant,
Quant c' n'est pas son chat miaulant,
C'est lui qui jou' d' la clarinette.

Mais au milieu de tout ça, le meilleur homme du monde, et obligeant!... Obligeant! quelquefois trop, mais c'est pour ceux qui n'le sont pas du tout... Ah! çà, irai-je

faire à cet' heure le ménage de M. Saint-Ernest, notre jeune avocat? (*Elle indique la porte qui est en face celle de Pothin*), ou monterai-je au troisième étage chez M. Bernard?... Tout bien considéré le jeune homme doit passer le premier, parce que.... il paie mieux... M. Bernard doit quatre mois de loyer, et la commère Mathieu dit qu'il a des dettes de tous côtés; c'est vrai que tous les jours je reçois pour lui des sommations à n'en plus finir, et j'ai entendu dire que ce matin même, sur le coup de deux heures, on viendrait enlever ses meubles; quelle horreur! Si cela lui arrive, il peut bien être sûr que je n'irai plus faire son ménage.

SCÈNE II.

Mme JOSEPH, SAINT-ERNEST, *sortant de chez lui.*

SAINT-ERNEST.

Ah! c'est vous, madame Joseph?

Mme JOSEPH.

Comme vous dites, M. Saint-Ernest, c'est moi-même, qui viens de...

SAINT-ERNEST.

Je descendais chez vous.

Mme JOSEPH.

C'est bien de l'honneur pour moi. En quoi pourrais-je vous être agréable?

SAINT-ERNEST.

En rien, madame Joseph, je désirais seulement savoir si le facteur était arrivé.

Mme JOSEPH.

Il y a un petit quart-d'heure.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

J'ai reçu ce petit poulet,
Pour la jeun' dame d' la mansarde;
Pour monsieur Bernard un protet,
Trois sommations, un billet d' garde.

L' journal des mod's pour le courtier,
Les p'tites affich's,

SAINT-ERNEST.

Bonne lecture,
Où le notaire du premier
Fait son cours de littérature. } (*bis.*)

Et rien pour moi?

Mme JOSEPH.

Rien, mais la journée est longue, et peut-être que tantôt...

SAINT-ERNEST.

C'est singulier; j'attendais ce matin une lettre de Senlis, et la facture des marchandises que j'ai achetées pour ma future, et qu'on a dû porter à son hôtel; mes amis devaient venir me féliciter sur ma réception dans le corps des avocats, et tout me manque à la fois! Je n'y comprends rien.

Mme JOSEPH.

C'est donc bien vrai, M. Saint-Ernest, que vous vous mariez?

SAINT-ERNEST.

Oui, ma chère madame Joseph, et vous ne me reprocherez plus de vous faire coucher tard ou lever trop matin, quoiqu'il n'y ait pas grand mal à cela.

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Garçon, par force ou par goût,
On peut bien, oubliant l'heure,
Quelquefois dans sa demeure,
Rentrer tard. . .

Mad. JOSEPH.

Ou pas du tout.

SAINT-ESNEST.

Sortant des bancs du collége,
Oui, fort souvent, l'avouerai-je;
J'abusai du privilége
Que donne le célibat.

Mad. JOSEPH.

Vous m'avez, par vos folies,
Causé bien des insomnies.

SAINT-ERNEST.

Grand Dieu! que j'étais ingrat!

Oui, ma chère madame Joseph, j'épouse la plus jolie veuve de la capitale.

Mme JOSEPH.

Oui dà !

SAINT-ERNEST.

Je l'attends ce matin avec M. Bonneville, son cousin, un riche manufacturier de Senlis, chez qui elle est allée passer trois mois, et dès que j'aurai la lettre de mon oncle, qui doit régler les articles du contrat, mon bonheur est certain.

Mme JOSEPH.

Vous allez donc enfin devenir raisonnable. A propos, votre voisin, M. Pothin, est descendu à sept heures dans ma loge pour me demander si vous étiez levé. Il veut vous parler au sujet de certaine affaire qui vous est arrivée hier, à ce qu'il dit, avec un jeune homme.

SAINT-ERNEST.

Ah! oui, oui, je sais.

Mme JOSEPH.

Si vous voulez, je vais aller lui dire que vous êtes visible.

SAINT-ERNEST, *la retenant.*

Non pas, non pas! C'est un excellent homme qui me poursuit partout pour m'obliger, et que j'évite le plus qu'il m'est possible pour me rendre le même service... Vous lui direz que je le verrai à mon retour.

Mme JOSEPH.

Monsieur và sortir?

SAINT-ERNEST.

Puisque personne n'arrive.

Mme JOSEPH.

En ce cas, je vais faire votre appartement.

SAINT-ERNEST.

Hâtez-vous, car, comme je vous l'ai dit, j'attends des visites.

Mme JOSEPH.

C'est l'affaire d'une minute, vous savez que quand je fais des chambres je ne m'amuse pas.

(*Elle entre chez Saint-Ernest.*)

SCÈNE III.

SAINT-ERNEST, *seul.*

Mon mariage me semble un songe. Cette pauvre Pauline Dorsan doit compter les instans comme moi, car je suis sûr d'en être aimé; aussi je jure bien, quoique habitant de Paris, d'être fidèle à ma femme.

AIR : *Rondeau des Maris sans Femmes.*

La constance est ma loi suprême,
Elle suffit à mes plaisirs,
Je goûte auprès de ce que j'aime
L'espérance et les souvenirs.

Sans doute Elmire est ravissante,
Elise est faite pour charmer,
Julie est vive, séduisante,
Heureux qui saura l'enflammer.

Rien de plus tendre que Céline,
Je voudrais, soumis à ses lois,
Si mon cœur n'était à Pauline,
Les aimer toutes à la fois.
La constance est ma loi suprême, etc.

Qu'il est doux de rendre les armes
A la grâce, ainsi qu'à l'esprit !
Qu'on est fier d'essuyer les larmes
De la beauté qu'on attendrit !

A chaque belle offrir des fêtes,
En tous lieux s'entendre cité,
Et s'illustrer par ses conquêtes,
Quel plaisir ! quelle volupté !

C'est charmant, mais malgré tous ces avantages.

La constance est ma loi suprême,
Elle suffit à mes plaisirs;
Je goûte auprès de ce que j'aime,
L'espérance et les souvenirs.

SCÈNE IV.

SAINT-ERNEST, POTHIN, *il est en redingotte du matin, et tient une lettre à la main.*

POTHIN.

Ah! le voilà! Mon cher voisin, je vous salue, comment va la santé ce matin?

SAINT-ERNEST.

A merveille; et la vôtre, M. Pothin?

POTHIN.

Je suis un peu fatigué... J'ai des inquiétudes, des contrariétés dans les jambes. Comment appelez-vous çà?

SAINT-ERNEST.

Ma foi, je ne sais pas ce que vous ressentez.

POTHIN, *montrant la lettre.*

Je viens d'écrire à mon médecin qui le saura peut-être.

SAINT-ERNEST.

Comme vous dites : peut-être.

POTHIN.

Et je mettrai la lettre à la poste, en sortant avec vous tout-à-l'heure.

SAINT-ERNEST, *étonné.*

Ah! ah! nous allons sortir ensemble?

POTHIN.

Oui, certes, et je ne vous quitte plus. Tel que vous me voyez, je vous guette depuis ce matin. Cette affaire d'hier au soir, ce rendez-vous pour ce duel, dont vous m'avez parlé en rentrant, j'y ai rêvé toute la nuit.

SAINT-ERNEST, *indifféremment.*

Ah! ah! cet étourdi à qui j'ai donné mon adresse et qui m'a refusé la sienne.

POTHIN.

Je voyais deux maudites épées nues, se croiser, s'engager, s'enfoncer. Ah! Dieu!

SAINT-ERNEST.

J'attendais ce matin mon adversaire, il me paraît qu'il a changé d'avis.

POTHIN, *avec véhémence.*

Qu'il vienne, me voilà prêt !

SAINT-ERNEST.

Comment! vous voudriez?...

POTHIN.

Oui, mon cher Saint-Ernest, je suis votre voisin et je n'ignore pas les devoirs que ce titre impose. Un bon voisin est une providence, et je veux être la vôtre.

SAINT-ERNEST.

Je vous rends grâce, mais...

POTHIN.

Laissez-moi suivre l'élan de mon cœur.

AIR : *Heureux habitans* (de Kettly).

Réveillé la nuit
Par un grand bruit,
Qu'un locataire
Effrayé du train,
Crie au voleur, à l'assassin !
La flamberge en main,
Qui, le premier, dans cette affaire,
Accourant soudain,
S'exposera?.. c'est le voisin.

Qu'un pauvre musard,
Revenant tard
Dans sa demeure,
Sur lui cherche en vain,
Sa clef qu'il perdit en chemin ;
Qui, dans son chagrin,
Venant s'offrir à lui sur l'heure,
Jusqu'au lendemain,
L'ébergera?.. c'est le voisin.

Le soir, au logis,
Qu'un vieux commis
Célibataire,
Ne trouve ni pain,
Ni feu, ni chandelle, ni vin,

Qui, toujours humain,
Le chauffe, le nourrit, l'éclaire...
Un frère, un cousin ?
Eh ! mon dieu non, c'est le voisin.

Que dans quelque lieu,
Les cris au feu !
A l'incendie !
D'un trépas prochain,
Nous annoncent l'arrêt certain ;
Au son du tocsin,
Qui, voyons-nous, je vous en prie,
Apporter tout plein
Le premier seau?.. c'est le voisin.

Aux prés Saint-Gervais,
Des verds bosquets
L'ombre chérie,
Par un tems serein,
Vous entraîne-t-elle un matin :
Qui, dans le festin,
Gai boute-en-train,
De la folie,
Par un gai refrein,
Vous charmera?.. c'est le voisin.

Riche commerçant,
Qui, possédant
Femme fidèle,
Sur l'espoir du gain,
Partez pour Londre ou pour Berlin,
Du profond chagrin
Qui va consumer votre belle,
Quel bon médecin
La guérira?.. c'est le voisin.

Bref, quand un cartel,
Souvent mortel,
D'effroi me glace,
Qu'un fer inhumain
Peut frapper, percer votre sein,
Qui, sur le terrein
Prendra, s'il le faut, votre place ;
Qui, pour vous, enfin,
S'immolera?.. c'est le voisin !

SAINT-ERNEST.

Je suis on ne peut plus reconnaissant ; mais cette affaire n'aura pas de suites.

POTHIN.

C'est possible, votre adversaire se sera dit : est-ce bien la peine de se battre pour une bavaroise renversée.

SAINT-ERNEST.

C'est fort peu de chose, il est vrai, mais ses manières, son ton m'avaient blessé.

POTHIN.

Je le crois bien!.. Tenez, moi qui ai l'air doux comme un mouton, pas vrai? n'ai-je pas eu l'autre jour, chez Tortoni, une dispute très-sérieuse, pour avoir mis le coude dans le riz au gras d'un consommateur que je ne voyais pas. Cela pouvait devenir très-grave! Eh bien! avec un peu de réflexion, j'en ai été quitte pour payer le riz et faire dégraisser mon habit marron.

SAINT-ERNEST.

C'est jouer de bonheur.

POTHIN.

J'avais pourtant affaire à un sergent-major...

SAINT-ERNEST.

Oui-dà.

POTHIN.

De la garde nationale.

SAINT-ERNEST.

Avec ce caractère-là, vous avez dû avoir bien des affaires?

POTHIN.

Oh! beaucoup. Eh bien! me voilà.

SAINT-ERNEST.

Je vous en félicite... Mais pardon, mon voisin, il faut que je me rende.

POTHIN.

Un moment, puisque le rendez-vous n'a pas lieu, je vais m'occuper d'un plaisir bien plus doux pour mon cœur. Attendez-moi là une minute seulement.

SAINT-ERNEST.

Impossible! une affaire des plus pressantes...

POTHIN.

Eh bien ! une seconde. Ah ! cher ami, ça ne se refuse pas. (*Il entre précipitamment chez lui.*)

SAINT-ERNEST.

Quel diable d'homme avec ses attentions, ses prévenances; je ne puis pourtant que lui savoir gré de son dévoûment. (*Il appelle.*). Madame Joseph ! mon chapeau, mes gants, je veux sortir.

Mme JOSEPH, *en dedans.*

On y va, on y va !

POTHIN, *en habit, arrivant avec un gros bouquet d'une main et une gravure de l'autre.*

Au nom de l'amitié, de l'estime et de la satisfaction générale que vient de faire éclater votre admission dans l'illustre corps des avocats. (*Il lui offre le bouquet.*)

AIR : *Vaudeville de la famille du porteur d'eau.*

Recevez, jeune bachelier,
D'abord cette offrande embaumée,
Présage du docte laurier,
Dont vous ceindra la renommée.
(*Lui présentant la gravure.*)
Acceptez de plus, cher voisin,
Cette image touchante et chère ;
C'est le père de l'orphelin,
Du juste, c'est l'appui certain.

SAINT-ERNEST, *reconnaissant le portrait.*

Malesherbes !

C'est l'honneur de la France entière !

ENSEMBLE.

C'est l'honneur de la France entière !

SAINT-ERNEST.

Ah ! mon ami, vous ne pouviez me faire un plus précieux cadeau ! (*A part.*) Le moyen de se brouiller avec cet homme-là ?

SCÈNE V.

Les Mêmes, Mme JOSEPH.

Mme JOSEPH.

Monsieur, voici votre chapeau et vos gants; votre chambre est à se mirer dedans.

SAINT-ERNEST.

Je vous remercie. Tenez, faites-moi le plaisir de porter cela chez moi. (*Il lui remet le bouquet et la gravure.*)

Mme JOSEPH, *regardant le portrait.*

Ah! la belle tête! on n'en voit pas beaucoup comme celle-là. (*Elle entre chez Saint-Ernest.*)

SCÈNE VI.

POTHIN, SAINT-ERNEST.

POTHIN.

Ah çà! mais, voisin, n'ayant plus l'affaire en question, vous sortez aujourd'hui de bien bonne heure. Une partie fine, je parie; un déjeûner en tête-à-tête... heim?

SAINT-ERNEST.

Non, je vous jure.

POTHIN.

Mon voisin, vous avez des secrets pour moi? ça n'est pas bien; vrai!.. Je vous serais souvent utile, mais il faut que je devine tout, et je ne suis pas sorcier.

SAINT-ERNEST.

Je vous remercie de votre bonne intention. Eh! parbleu! vous pouvez précisément en mon absence me rendre un service.

POTHIN.

Parlez: un, deux, trois; tant que vous voudrez.

(*Ici madame Joseph sort de chez Saint-Ernest et descend l'escalier.*)

SAINT-ERNEST.

Quelques jeunes avocats de mes amis doivent venir me féliciter ce matin, je vais laisser ma clef à la portière, et s'ils me demandent...

POTHIN, *d'un air confidentiel.*

Ne laissez donc pas comme cela votre clef à des portières, ces gens-là sont si curieux, si indiscrets! Je ne sors pas de la matinée, si vos amis viennent, je me charge de les recevoir et de les introduire moi-même chez vous; c'est plus honnête.

SAINT-ERNEST, *lui remettant sa clef.*

Tenez; vous êtes un homme charmant.

POTHIN.

C'est ce que je me suis laissé dire plus d'une fois.

SAINT-ERNEST.

Adieu! (*A part.*) Courons à la poste, de là voir si mes cadeaux de noces ont été portés à leur adresse, et ensuite au-devant de ma chère Pauline.

(*Il sort en saluant Pothin.*)

SCÈNE VII.

POTHIN, *seul.*

C'est un bien aimable garçon que ce Saint-Ernest! gai, toujours gai, et beaucoup de talent, ce qui ne gâte rien. Ce jeune homme doit parvenir, c'est un grand travailleur; je l'ai vu passer des nuits sur les cinq Codes, le Justinien, le Pothier, le Digeste. En parlant de Digeste, j'oublie mon déjeûner. (*Il va à la porte du fond.*) Madame Joseph! madame Joseph! faites-moi monter mon chocolat. (*Regardant à sa montre.*) Il n'est que dix heures, et je me sens déjà un appétit...

SCÈNE VIII.

POTHIN, Mme JOSEPH, *une lettre à la main.*

Mme JOSEPH.

Monsieur, votre chocolat est commandé; il y a des

gens à qui il ne faut pas dire les choses deux fois, mais, moi il ne faut pas me les dire une. (*Elle va vers l'appartement de Saint-Ernest.*)

POTHIN.

Eh bien ! où allez-vous donc ? Ne savez-vous pas que Saint-Ernest vient de sortir ?

Mme JOSEPH.

Bah ! comment, je ne l'ai pas rencontré ! Il aura passé pendant que je portais la tranche de jambon et la grappe de raisin au premier clerc de notaire ; j'en suis fâchée. Voilà une lettre très-pressée qu'il attend depuis ce matin et qu'on m'a bien recommandé de lui donner tout de suite ; c'est un exprès qui me l'a remise.

POTHIN.

Je suis chargé de toutes ses affaires en son absence ; il m'a confié sa clef, et je dois recevoir ses amis, ses paquets et ses lettres ; donnez-moi celle-là.

Mme JOSEPH, *la lui donnant.*

N'allez pas l'égarer au moins.

POTHIN.

Allons, n'allez pas l'égarer ; à qui donc croyez-vous avoir à faire ?

SCÈNE IX.

Les Mêmes, Mlle MODESTE, *portant plusieurs cartons, et suivie d'un commissionnaire.*

MODESTE, *à madame Joseph.*

Madame, n'êtes-vous pas la portière de la maison ?

Mme JOSEPH.

Oui, mademoiselle.

POTHIN, *à part.*

Ah ! ah ! voici un petit minois chiffonné.

MODESTE.

Je voudrais parler à M. Saint-Ernest.

Mme JOSEPH.

M. Saint-Ernest est sorti.

POTHIN, *s'avançant.*

Et on ne sait pas quand il rentrera... Si c'est quelque chose...

MODESTE.

Je suis bien contrariée d'être arrivée trop tard, c'est ma faute aussi. Si je ne m'étais pas arrêtée au Palais-Royal.

POTHIN.

Oui, ce maudit Palais-Royal se trouve toujours là pour empêcher les jeunes personnes d'arriver. Eh, qu'apportez-vous donc, ma belle enfant? des objets rares, précieux, d'un excellent goût, sans doute; quand on est aussi gentille!

MODESTE.

Une parure de dentelles d'Angleterre, une robe, un canezou, des rubans, des fleurs, un chapeau, un voile d'un assez haut prix.

POTHIN.

Pour M. Saint-Ernest?

MODESTE.

Non, mais de sa part, pour une dame de province de ses amies qui doit arriver aujourd'hui, et chez qui je devais les porter; mais malheureusement j'ai perdu son adresse.

POTHIN, *à part.*

Une dame de province à qui le voisin donne un voile! C'est une dame qui veut garder l'incognito, c'est clair... Ah! si je pouvais savoir...

MODESTE.

M. Saint-Ernest nous avait encore demandé d'autres articles que nous ne pouvons lui procurer.

AIR : *de la Robe et les Bottes.*

Il veut avoir pour une belle dame,
Un vêtement tissu de soie et d'or;
Un manteau grec que la mode réclame,
Et des bijoux que l'on dessine encor.

Tous ces objets dus à nos grands artistes,
Chez eux toujours doivent être achetés...
On ne va pas chercher chez des modistes
Des articles de nouveautés.

(*A madame Joseph.*) Aurez-vous la bonté, Madame, de recevoir ces cartons?

Mme JOSEPH.

Bien volontiers, Mademoiselle. (*Elle va prendre un carton, Pothin l'arrête.*)

POTHIN.

Un moment, s'il vous plaît, je suis l'intendant général de mon ami Saint-Ernest, et tout ce qui le concerne ne regarde que moi. Venez, Mademoiselle. (*A part.*) C'est le moyen de savoir quelque chose.

Mme JOSEPH.

Vous êtes chargé de recevoir ses amis, ses lettres, ses paquets, mais Mademoiselle!...

POTHIN.

Je reçois tout!.. et Mademoiselle m'est particulièrement recommandée. Venez, mon enfant, j'ai des tables, des fauteuils, où vous pourrez déposer tout cela. (*Il veut l'emmener.*)

Mme JOSEPH.

Mais, M. Potin!

POTHIN.

Mais, madame Joseph!

MODESTE, *à madame Joseph.*

Suivez-nous, je vous prie, vous nous aiderez, Madame.

Mme JOSEPH.

Oui, oui, je vous suivrai. (*Ils entrent chez Pothin.*) Ah! quel homme! quel homme! (*Elle entre aussi.*)

SCÈNE X.

BONNEVILLE, *en redingotte de voyage*, un Garçon Limonadier, *apportant une tasse de chocolat dans une corbeille.*

LE GARÇON, *montrant la porte de Saint-Ernest.*

Oui, Monsieur, c'est là que demeure M. de Saint-Ernest. (*Il entre chez Pothin.*)

BONNEVILLE.

Grand merci, mon ami. Que le diable emporte les innovations et les abus qu'elles entraînent; sans ce garçon, je n'aurais pas su à qui m'adresser.

AIR : *Vaud. de l'Étude.*

Partout la vanité l'emporte,
Au luxe il faut sacrifier;
Chacun veut avoir à sa porte
Un concierge au lieu d'un portier.
Si bien que, monsieur, dans sa loge,
Qu'il érige en petit salon,
Croit qu'à sa naissance il déroge,
Quand il vous tire le cordon.

Mais enfin, me voici chez Saint-Ernest; va-t-il être content, en apprenant que je lui amène moi-même sa future, sa bonne Pauline! Je n'ai pu résister à ses prières. Venez, cousin, venez, je veux que vous assistiez à mon mariage, m'a-t-elle dit, ne fussiez-vous que vingt-quatre heures à Paris, cela nous portera bonheur. Vingt-quatre heures, soit : je quitte ma manufacture, j'arrive, je suis témoin, je signe, et demain je suis rendu à mes ouvriers; voilà comme j'aime à traiter les affaires. (*Il sonne à la porte de Saint-Ernest.*)

SCÈNE XI.

BONNEVILLE, POTHIN, *reconduisant Modeste que suit madame Joseph.*

POTHIN, *à Modeste.*

Soyez sans inquiétudes, tout lui sera remis à son

retour. (*Modeste et madame Joseph descendent l'escalier.*) Ah ! ah ! quelqu'un à la porte de mon voisin... Monsieur...

BONNEVILLE, *à Pothin.*

Il paraît, Monsieur, que M. Ernest est sorti ?

POTHIN.

Oui, Monsieur, si c'est quelque chose...

BONNEVLLE, *avec humeur.*

Ne pas se trouver chez lui quand je lui donne un rendez-vous.

POTHIN, *à part.*

Un rendez-vous ? c'est l'homme à la bavaroise. (*L'examinant.*) Mais il m'avait dit que c'était un jeune homme. (*Haut.*) Il vous a attendu plus de trois heures, Monsieur, et quand on se trouve dans votre position, on arrive à la minute, ou l'on donne de soi une idée fort désavantageuse.

BONNEVILLE.

Comment, monsieur, mais je ne suis que le témoin, et il me semble que je ne serai pas le dernier arrivé.

POTHIN.

Ah ! dans l'affaire en question vous n'êtes que...

BONNEVILLE.

Témoin et ami, pas davantage.

POTHIN.

Oh ! pardon, pardon, monsieur, je vous prenais pour un autre... et moi aussi, je suis témoin.

BONNEVILLE.

Tant mieux, cela me procurera le plaisir de faire votre connaissance.

POTHIN.

Monsieur, tout le plaisir sera pour moi. (*mystérieusement.*) Mais Saint-Ernest m'a tout conté et je ne souffrirai pas qu'il fasse une sottise pareille.

BONNEVILLE.

Qu'appelez-vous une sottise ?

POTHIN.

Oui, monsieur, c'est le mot.

BONNEVILLE, *élevant la voix.*

Savez-vous bien à qui vous parlez.

POTHIN.

Allons, allons, du calme; les parties intéressées ne sont pas là, nous sommes prudens et si vous m'en croyez, nous ne nous mêlerons pas de tout cela, c'est une affaire que l'on peut arranger; si nos jeunes gens étaient là, tous les deux en présence, je les prendrais par la main, ils s'embrasseraient et cela en resterait là.

BONNEVILLE.

Ah! çà, monsieur le témoin, avez-vous des vertiges?

POTHIN.

J'ai, monsieur, du bon sens, de la pénétration, et une extrême antipathie pour les querelleurs.

BONNEVILLE.

Et moi beaucoup de respect pour les fous, et je les laisse déraisonner tout à leur aise, serviteur! (*fausse sortie.*)

POTHIN.

Fou, vous-même!

BONNEVILLE.

AIR: *Vive le vin de Ramponneau.*

Allez au diable!
Et laissez-moi,
Quel homme insupportable!
Allez au diable!
Sur ma foi,
Je crois qu'il se moque de moi.

POTHIN.

Quoi,
Quand je vous parle raison,
C'est de cette façon
Que vous me cherchez noise?
Là, répondez sans courroux,
Nous compromettrons-nous
Pour une bavaroise?

BONNEVILLE.

Une bavaroise ?

POTHIN.

Oui, une bavaroise et au lait, monsieur.

BONNEVILLE.

Morceau d'ensemble.

De la sorte,
Extravague-t-on ?
Il est tems que je sorte,
Un échappé de Charenton
Ne parlerait pas moins raison,
Non.

POTHIN.

De la sorte extravague-t-on,
L'audace est un peu forte !
Changez de langage, sinon,
Je ne souffrirai pas ce ton,
Non.

(*Bonneville sort, Pothin le suit jusqu'à l'escalier.*)

SCÈNE XII.

POTHIN, seul.

(*à Bonneville.*) C'est que vous ne seriez pas à la noce avec moi... Ah ! comme il descend l'escalier quatre à quatre, je lui ai dit son fait, et sans doute il n'y reviendra pas, ainsi voilà une affaire arrangée. (*regardant le bas de l'escalier.*) Ah ! ah ! voici la bande joyeuse que nous attendons, les amis de Saint-Ernest qui viennent le féliciter. Un, deux, trois, quatre : il m'a chargé de faire les honneurs, entrons en fonctions. (*On voit plusieurs personnes passer dans le fond et monter l'étage supérieur.*) Eh ! bien, messieurs, où allez-vous donc ? descendez, ce n'est pas si haut, c'est ici.

SCÈNE XIII.

POTHIN, LEBON, ELOI, deux autres huissiers.

LEBON, *en entrant.*

Ici ?

POTHIN.

Oui, messieurs, c'est là qu'il demeure; voici son appartement.

LEBON, *étonné.*

On nous avait pourtant dit que c'était au troisième.

POTHIN.

Pas du tout, comme son voisin, je dois le savoir mieux que personne, il n'y est pas pour l'instant.

LEBON, *à part à Eloi.*

Tant mieux, nous saisirons plus facilement.

POTHIN.

Donnez-vous la peine d'entrer. (*Il cherche la clef dans ses poches.*)

LEBON.

Volontiers. (*à part.*) On n'a jamais fait un pareil accueil à des huissiers.

POTHIN.

Voici sa clef. (*Il va ouvrir la porte de Saint-Ernest.*)

LEBON, *à Eloi.*

Sa clef... que signifie?..

POTHIN.

(*A part.*) Ces bons amis, que vont-ils faire en attendant... Si un bol de punch... Excellente idée; Saint-Ernest me saura gré de cette attention. (*haut.*) Messieurs, un peu de patience; vous allez voir arriver dans l'instant, si non mon ami, du moins quelque chose qui vous le fera attendre plus agréablement; désespéré de vous quitter sitôt, j'ai une lettre à mettre à la poste en face, (*à part.*) et en même temps je commanderai le punch.

ELOÏ, *bas à Lebon.*

Quelque chose, que veut-il dire?

POTHIN, *en sortant.*

J'ai bien l'honneur d'être.

LEBON, *le saluant.*

De tout mon cœur.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes excepté POTHIN.

LEBON.

Eh ! bien, messieurs, que dites-vous de cette aventure.

ELOI, *passant la main sur ses épaules.*

Mais, je dis qu'elle vaut un peu mieux que celle d'hier.

LEBON.

Poltron !

ELOI.

Poltron, j'aurais bien voulu vous voir à ma place.

LEBON.

Tu y penses encore ?

ELOI.

Je crois bien, j'ai tout reçu.

LEBON.

C'est possible ; mais ici, tu le vois.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Nous sommes reçus à merveille,
Cela n'arrive pas souvent.

ÉLOI.

Une réception pareille
A des huissiers !

LEBON.

Profitons-en.
Oui, mes amis, profitons-en.
A mes exploits rien ne s'oppose,

ÉLOI.

En ce cas, messieurs, hâtons-nous,
Car je crains fort ce quelque chose
Qu'il est allé chercher pour nous.
Eh ! quoi, tu crains } fort ce quelque chose
Oui, je crains }
Qu'il est allé chercher pour nous.

(*Ils entrent chez Saint-Ernest.*)

SCÈNE XV.

Mme DORSAN, POTHIN, *lui donnant la main.*

POTHIN.

Oui, madame Dorsan, puisque votre notaire, à qui

vous voulez parler, n'est pas chez lui, il faut absolument que vous veniez l'attendre chez moi.

Mme DORSAN.

Vous êtes d'une politesse !

POTHIN.

Je mettais une lettre à la poste, en face, quand je vous ai vue entrer ici, et je ne pouvais, sans blesser les convenances, souffrir que vous montiez seule l'escalier, ni vous laisser dans une étude en l'absence du notaire.

Mme DORSAN.

Je ne vois pas le danger.

POTHIN.

Pour vous, mais pour ces jeunes clercs.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

On sait le mal qu'en écriture
Peut faire une distraction;
Et ces messieurs, je vous le jure,
Auraient pu, sans réflexion,
En oubliant leur ministère,
Et se trouvant si près de vous,
Pour un acte testamentaire
Vous grossoyer un billet doux.

D'ailleurs, puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer, permettez-moi de profiter d'une heureuse circonstance.

Mme DORSAN, *à part.*

Saint-Ernest doit demeurer dans cette maison, je voudrais bien savoir...

POTHIN.

Savez-vous bien que je suis votre plus ancienne connaissance, l'ami intime de votre père, de toute la maison. Je me rappelle toujours avec délices ces charmantes soirées que nous passions ensemble au sein de votre famille, il y a bientôt... deux ans. Mais qu'êtes-vous devenue depuis ce temps, belle dame ?

Mme DORSAN.

Les affaires de la succession de mon mari, m'ont beaucoup occupée, et puis j'ai passé trois mois à Senlis, chez un de mes cousins, monsieur Bonneville.

POTHIN.

Ah ! ce gros manufacturier dont vous me parliez si souvent et que je n'ai jamais vu, un très-brave homme, dit-on, un peu brusque.

Mme DORSAN.

Oui, mais un excellent cœur... en dix ans il pouvait s'enrichir, il a mieux aimé faire le bonheur de tous les ouvriers qu'il emploie.

POTHIN.

Diable ! ce n'est pas commun.

Mme DORSAN.

Il me disait encore la veille de mon départ.

AIR : *Issu d'un pauvre laboureur.*

Malheur à l'ingrat qui, sorti
D'une classe pauvre et commune,
Oublie, une fois enrichi,
Les instrumens de sa fortune.
Laboureur, si par mes travaux
Ma richesse s'était accrue
Au point d'avoir wisky, landeaux,
Pour écusson, sur leurs panneaux,
J'aurais fait peindre une charrue.

POTHIN.

Quel bon voisin cela doit faire !

Mme DORSAN.

Enfin, il pousse la bonté jusqu'à vouloir me marier.

POTHIN.

Je l'approuverais beaucoup, si c'était moi qu'il vous proposât pour époux.

Mme DORSAN, *souriant.*

Encore vos folies !

POTHIN.

Pas si fou, vraiment, j'ai 45 ans...

Mme DORSAN.

Ah !

POTHIN.

Non, vrai, je n'ai que 45 ans, une fortune assez ronde et une petite santé assez roulante, avec ça je pourrais... Eh bien ! non, j'envie le sort de l'heureux mortel qui doit posséder une femme aussi accomplie.

Mme DORSAN.

Allons, mon ami, terminez là ces propos galans; voyez, je vous prie, si mon notaire est rentré, il faut que je lui parle.

POTHIN.

Le notaire, le notaire !

AIR : *de la Sentinelle.*

Lorsque je suis si bien auprès de vous,
Pourquoi chez lui vouloir sitôt descendre,
Ah ! c'est fort mal, et d'ailleurs, entre nous,
Quel service peut-il vous rendre?
A leur pouvoir, de près, de loin,
Pour qu'on paie un tribut sincère,
J'en prends tout le monde à témoin,
Les grâces n'ont jamais besoin
De passer par-devant notaire.

Mme DORSAN.

On n'est pas plus galant, mais...

POTHIN.

Galant!.... Si vous vouliez bien vous en souvenir, ce n'est pas la première fois que je m'exprime ainsi sur votre compte.

Mme DORSAN.

En effet, je crois me rappeler que vous me faisiez la cour.

POTHIN.

Ah! Madame veut bien se le rappeler. Oui, je vous faisais la cour et une cour des plus assidues; les bouquets tous les matins, les petits vers dans les charades; je vous suivais partout: aux spectacles, aux promenades; enfin, il ne m'a fallu que votre consentement pour être votre époux.

Mme DORSAN, *riant.*

C'était en effet fort peu de chose.

POTHIN, *vivement.*

Si vous en avez quelque regret, ne vous gênez pas. Je suis homme à vous rendre encore les mêmes soins, les mêmes hommages.

Mme DORSAN.

Ne prenez pas cette peine, je vous prie.

POTHIN.

Comment! cette peine!... Vous le croirez si vous voulez, belle dame, mais chaque fois que je vous retrouve, vous faites sur moi une impression! vous me causez une émotion, un trouble...

Mme DORSAN.

Savez-vous que cela va trop loin, et que vous pourriez finir par me fâcher.

POTHIN.

Vous fâcher.

AIR : *C'est charmant!*

Et que diriez-vous, de grâce,
Si j'osais vous déclarer
Que ni le temps, ni l'espace,
Qui vinrent nous séparer,
N'ont pu bannir de ma tête
Une image aussi parfaite.
Là haut il est décidé
Que rien, non rien, de mon âme
N'éteindra l'ardente flamme.

(*Il tombe aux genoux de Mme Dorsan.*)

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, le GARÇON limonadier, *apportant un bol de punch allumé.*

LE GARÇON.

Voilà le punch commandé.

POTHIN, *se relevant tout à coup et allant au Garçon.*

Ah! je sais ce que c'est; tenez, mon ami, entrez là. (*Il indique l'appartement de Saint-Ernest, et vient retomber aux genoux de Mme Dorsan.*) Je vous disais donc....

(*Le garçon entre et sort peu de temps après.*)

Mme DORSAN, *riant de Pothin.*

C'est charmant! (*bis.*)

POTHIN.

Le destin ne nous rassemble.

Mme DORSAN, *de même.*

C'est charmant! (*bis.*)

POTHIN.

Que pour nous unir ensemble.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, SAINT-ERNEST.

SAINT-ERNEST, *surprenant Pothin aux pieds de Mme Dorsan.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

C'est charmant! (*bis.*)
Voilà Pothin, ce me semble,
Aux pieds d'un objet charmant,

Dont la tournure céleste
Fait bien augurer du reste.
(*Il approche, et reconnaît sa prétendue.*)
Ah! c'est madame Dorsan!

POTHIN, *toujours à genoux.*

Cédez au plus tendre amant,
Cédez à l'arrêt céleste,
Ou craignez le sort funeste
Qui, sans vous, hélas m'attend.

Mme DORSAN.

Oui, c'est madame Dorsan!

SAINT-ERNEST, *frappant sur l'épaule de Pothin.*

Mais, Monsieur...

POTHIN, *sans se déranger.*

Mon ami, on vous attend chez vous, laissez-moi, je vous prie, continuer ma déclaration. (*à Mme Dorsan*) Madame, si l'amour le plus...

SAINT-ERNEST.

Eh! quoi, M. Pothin, vous voulez m'enlever ma femme? Mais, Madame, dites-lui donc...

Mme DORSAN.

Que voulez-vous que je dise à un fou?

POTHIN, *stupéfait.*

Sa femme! Quoi, Madame, vous seriez?...

Mme DORSAN.

Aujourd'hui sa meilleure amie, et sa femme demain.

POTHIN, *se relevant en essuyant son genou.*

C'est différent! Quoi, mon voisin, vous êtes à la veille de contracter d'aussi doux nœuds et vous me laissez ignorer... C'est bien la peine d'habiter le même carré.

SAINT-ERNEST.

AIR : *Quand on s'y prend si poliment.*

Ignorez-vous que le mystère
Ajoute toujours au bonheur?

Mme DORSAN.

Ce silence a droit de me plaire
L'indiscret est souvent trompeur.

POTHIN.

J'aurais su me taire de même
Car autant que lui je vous aime.

Mme DORSAN.

Si je l'avais plus tôt appris,
Peut-être auriez-vous eu le prix;

Mais Saint-Ernest a ma parole.

POTHIN, *passant au milieu d'eux.*

Qu'il ait donc aussi votre main.

SAINT-ERNEST.

Ce cher ami!

POTHIN.

Je m'en console...
En songeant que c'est un voisin. (*bis.*)

SAINT-ERNEST, *déclamant.*

Oreste pour Pylade eût-il fait davantage?

Mme DORSAN.

Maintenant, Saint-Ernest, il faut que je vous gronde; vous êtes cause que je suis sortie en habit de voyage, ce qui m'a beaucoup contrariée.

SAINT-ERNEST.

Je ne comprends pas.

Mme DORSAN.

Ne deviez-vous pas faire porter à mon hôtel différens articles de modes que la galanterie, car je ne suis pas encore votre femme, m'avait forcée d'accepter?

SAINT-ERNEST.

Eh bien?

Mme DORSAN.

Eh bien, je n'ai rien reçu.

SAINT-ERNEST.

C'est incroyable! depuis deux jours tout est près.... J'ai donc un mauvais génie qui se mêle de tout ce que je fais?

POTHIN.

Non, mon ami, vous n'avez pas un mauvais génie, mais un bon, un excellent voisin qui se trouve toujours là, et qui répond pour vous... Oui, Madame, les articles que vous réclamez ont été déposés chez moi, ce matin, par une fort jolie petite marchande, qui, ayant perdu votre adresse, a cru bien faire en venant la demander à l'acquéreur (*malignement*) qui, à ce qu'il paraît, lui avait donné la sienne.

SAINT-ERNEST.

Comment, monsieur Potin, vous avez bien voulu recevoir pour moi?

POTHIN.

Je n'ai pas fait autre chose de toute la journée... Oui,

mon voisin, vous êtes injuste à mon égard, mais je saurai vous amener, malgré vous, à reconnaître, à vanter les douceurs que procure un bon voisinage. (*Il appelle.*) madame Joseph! madame Joseph! (*Mme Joseph paraît sur l'escalier.*) Conduisez Madame dans mon salon.

Mme JOSEPH.

Madame?

POTHIN.

Eh! oui, Madame.

Mme DORSAN, *à Pothin.*

Vous permettez donc?

POTHIN.

Vous trouverez, entre autres objets de goût, autant que je puis m'en souvenir.

AIR : *Ah! il m'en souviendra, la rira.*

Rubans et fleurs, fin canezout,
Dentelles d'Angleterre;
Voile discret du dernier goût,
Descendant jusqu'à terre.
Heureux, cent fois heureux sera
L'époux fidèle et sage,
Qui le détachera,
La rira, } (*bis.*)
Le jour du mariage.

(*Il offre sa main à Mme Dorsan et la reconduit jusqu'à sa porte.*)

SCÈNE XVIII.

POTHIN, SAINT-ERNEST.

POTHIN.

Ma foi, voisin, vous avez bien fait d'arriver, car je faisais du chemin dans le cœur de la petite femme.

SAINT-ERNEST, *souriant.*

Quoi, vraiment; vous penseriez pouvoir en être aimé?

POTHIN.

Mais, à peu près; et voilà à quoi l'on s'expose quand on a des secrets pour ses amis. Si vous m'aviez dit franchement: mon cher voisin, je songe à me marier, j'ai en vue une femme charmante, Mme Dorsan... Mme Dorsan, vous aurais-je dit, peste! excellente acquisition! je la connais, vous ne pourrez trop hâter cette affaire; et

vous sentez bien que dès-lors, l'amitié, la délicatesse, le respect dû aux propriétés... mais, pas du tout, le silence le plus absolu; je vous le repète, vous l'avez échappé belle et vous l'auriez bien mérité.

SAINT-ERNEST.

Je n'en disconviens pas, mais convenez que c'est une femme charmante, et si vous connaissiez toutes ses qualités, vous la loueriez bien davantage.

POTHIN.

Bravo, mon ami!

AIR : *de Préville et Taconnet.*

Ah! quel plaisir j'éprouve à vous entendre
Louer ainsi la beauté, les vertus!
Continuez, cet hommage aussi tendre
Doit vous valoir vingt conquêtes de plus.
Les femmes ont cet avantage;
Dans tous les temps on chante leurs attraits.
Le mari chante avant le mariage,
Et souvent les amis après.

(*Il se dispose à rentrer chez lui.*)

SCÈNE XIX.

POTHIN, SAINT-ERNEST, BONNEVILLE.

BONNEVILLE.

Enfin, je rencontre M. Saint-Ernest, ce n'est pas malheureux.

POTHIN, *revenant sur ses pas.*

(*A part.*) Encore le diable d'homme à la bavaroise; ne nous éloignons pas.

SAINT-ERNEST.

Je vous attendais, Monsieur, avec la plus vive impatience.

BONNEVILLE.

Eh! bien, me voici arrivé, je n'ai pas un instant à perdre, rendons-nous chez le notaire. (*Ils se disposent à sortir.*)

POTHIN *les sépare et leur fait redescendre la scène.*

Non, Saint-Ernest, vous ne partirez pas. (*à Bonneville.*) Mon ami a beaucoup à se plaindre, Monsieur, de la personne qui vous envoie... elle lui doit une répara-

tion d'honneur; vous venez la lui offrir, c'est fort bien; mais mon ami se marie demain, et vous sentez que la veille d'un mariage il ne serait pas prudent... Moi, je ne me marie pas, et en ma qualité d'ami et de voisin de M. Saint-Ernest, s'il faut qu'il se batte, je prendrai sa place : où est son adversaire ?

SAINT-ERNEST.

Eh! mon cher, il n'est pas question...

POTHIN.

Si fait, parbleu, si fait... cela ne vous regarde plus.

BONNEVILLE.

Ah! çà, mais quel diable d'original êtes-vous donc, Monsieur?

POTHIN.

Original!... Apprenez, Monsieur, que je suis aussi chatouilleux que vous sur le point d'honneur, et que si vous vous battez pour une bavaroise, il ne m'en faut pas tant, je me battrais pour un verre d'eau.

SAINT-ERNEST, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! je devine maintenant. Monsieur vous prend pour un homme avec qui j'ai eu hier une querelle assez vive.

POTHIN.

Du tout, mais pour son témoin.

BONNEVILLE, *riant.*

Ah ! la bonne méprise.

POTHIN.

Comment, est-ce que vous ne seriez pas?

SAINT-ERNEST.

Eh! non, mon cher, mille fois non, c'est M. Bonneville, le cousin de Mme Dorsan, qui vient, non pour être témoin d'un duel, mais de mon mariage, comprenez-vous maintenant?

POTHIN, *confondu.*

Comment, il serait possible? Ah! monsieur Bonneville, que je suis confondu, désespéré de vous avoir tantôt dit des choses...

BONNEVILLE.

Vous ne m'avez rien dit, Monsieur.

POTHIN.

Pardonnez-moi, je vous ai parlé.

BONNEVILLE.

C'est possible, mais je vous assure que vous ne m'avez rien dit.

POTHIN.

Puisque vous êtes assez bon pour le prendre comme cela.

BONNEVILLE.

Tout est expliqué, allons signer, et en route pour Senlis.

POTHIN.

Ah! vous partez tous pour Senlis? Je suis des vôtres, ma malle sera bientôt faite.

BONNEVILLE.

Non, Monsieur, je pars seul.

POTHIN.

Ah! excusez... je croyais...

LES HUISSIERS, *dans la chambre de Saint-Ernest.*

AIR : *Folie, folie, folie!*

A boire, à boire, à boire!
Quel punch, il est vraiment divin!
A boire, à boire, à boire!
Jusqu'à demain.

SAINT-ERNEST.

Qui donc chasse ainsi l'humeur noire?

POTHIN.

Voisin, on chante votre gloire:
Ce sont vos amis rassemblés,
Chez vous, par moi-même installés,
Qu'en votre honneur j'ai régalés.

CHOEUR DES HUISSIERS.

A boire, à boire, à boire! etc.

BONNEVILLE.

Comme ils s'en donnent!

SAINT-ERNEST.

Faites-moi le plaisir, mon cher monsieur Bonneville, d'aller me représenter chez moi; je ne dois pas oublier que Mme Dorsan est entrée chez M. Pothin et que je dois l'attendre ici.

BONNEVILLE.

De tout mon cœur. (*Il entre chez Saint-Ernest.*)

CHŒUR DES HUISSIERS, *en dedans.*

A boire! à boire! à boire!

POTHIN.

Sont-ils heureux, ces chers amis!... Eh bien, mon cher Saint-Ernest, direz-vous encore que le voisin n'est bon à rien? Si je n'avais pas été là, qui les aurait reçus? qui les aurait introduits chez vous? qui leur aurait envoyé du punch... pour votre compte?

SAINT-ERNEST.

Pour une fois qu'il vous arrive de réussir, faut-il tant crier merveille? UN DOMESTIQUE.

Un billet pour M. Saint-Ernest.

SAINT-ERNEST.

Donnez. (*Il le parcourt des yeux.*) En voici bien d'une autre!

POTHIN.

Qu'est-ce donc?

SAINT-ERNEST.

Qui avez-vous introduit chez moi?

POTHIN.

Vos amis, je m'en vante.

SAINT-ERNEST, *lui remettant le billet.*

Mes amis? Tenez, lisez, tête sans cervelle.

POTHIN, *lisant.*

« Mon cher Saint-Ernest, tes amis Danvelle, Auguste, » Victor et Charles, retenus au palais jusqu'à cinq heu- » res, ne peuvent aller te féliciter que ce soir; en atten- » dant, reçois leurs amitiés. »

SAINT-ERNEST.

Eh! bien, que direz-vous?

POTHIN, *consterné.*

Hein?

SAINT-ERNEST.

Que direz-vous?

POTHIN, *de même.*

Ce que je dirai?... Je dirai... je dirai... ma foi, je n'en sais rien.

SCÈNE XX.

Les Mêmes, BONNEVILLE, les Huissiers.

BONNEVILLE, *sortant de chez Saint-Ernest.*

AIR: *du Déjeûner.*

Oh! sur ma foi,
La méprise est singulière,

Au nom du Roi,
Mon cher, et de par la loi,
Chez vous, sans moi,
Tables, fauteuils, secrétaire,
Tout était pris
Par ces bons et chers amis.

SAINT-ERNEST, *aux huissiers.*

Oser chez moi vous introduire
Sans autre forme que cela?

LEBON, *montrant Pothin.*

Eh! c'est Monsieur qui vient nous dire
Que monsieur Bernard loge là.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LES HUISSIERS.

Voilà pourquoi,
Sans plus de préliminaire,
De bonne foi
Exerçant, de par la loi,
De notre emploi
Le pénible ministère,
De ce logis
Les meubles étaient saisis.

SAINT-ERNEST.

Ainsi, chez moi,
Par une erreur singulière,
Au nom du Roi,
Messieurs, et par la loi,
De bonne foi,
Tables, fauteuils, secrétaire,
Tout était pris,
Grâce au meilleur des amis.

POTHIN.

Mais aussi, où diable vais-je prendre des huissiers pour des amis!

SAINT-ERNEST.

Heureusement, il n'y a pas grand mal... M. Bernard, à qui vous avez à faire, demeure ici-dessus, messieurs.

LEBON.

Bien des remerciemens. (*Il fait signe aux autres huissiers de monter.*)

POTHIN, *arrêtant les huissiers.*

Un instant, un instant, s'il vous plaît!... tout ce qui arrive à mes voisins m'intéresse... Qui a pu mettre, je vous prie, M. Bernard dans la position où il se trouve?

ELOI.

Une banqueroute qu'il vient d'essuyer.

BONNEVILLE.

De la part de quelque agent infidèle qui, sans doute, est déjà là-bas, au rendez-vous général?

LEBON.

Probablement, mais ce ne sont pas nos affaires, montons.

POTHIN, *les retenant.*

Un moment, messieurs, écoutez donc, il serait peut-être possible... C'est un si honnête homme que M. Bernard... nous ne sommes pas sur le même carré, mais c'est égal, j'aime à obliger... Combien doit-il ?

LEBON.

17,000 francs.

POTHIN.

17,000 francs... (*Il met sa main dans sa poche et en tire sa tabatière.*) Je ne vous retiens plus, au troisième, vous savez... paillasson verd, pied de biche à la sonnette.

LEBON.

Oh ! nous ne nous trompons jamais.

SAINT-ERNEST.

J'en suis la preuve. (*Les huissiers sortent.*)

SCÈNE XXI.

POTHIN, BONNEVILLE, SAINT-ERNEST.

BONNEVILLE.

Et ce malheureux Bernard va payer pour un fripon que la loi ne peut atteindre parce qu'il est hors de France ? étrange abus !

AIR :

Le malfaiteur, fuyant les justes peines,
Qui de sa fraude un jour serait le prix,
Est accueilli sur des rives lointaines ;
Change-t-on d'âme en changeant de pays ?
Chargé du poids des trésors qu'il dérobe
Et du mépris qu'il a tant mérité,
Il ne devrait sur aucun point du globe,
Trouver le toit de l'hospitalité.

ENSEMBLE.

Il ne devrait etc.

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, Mme JOSEPH, *sortant de chez Pothin.*

Mme JOSEPH.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quel malheur ! des objets si frais, si beaux !

POTHIN.

Eh bien ! qu'est-ce ?

SAINT-ERNEST.

Qu'est-il donc arrivé ? qu'avez-vous ?

Mme JOSEPH.

J'ai, messieurs, que depuis une heure ; moi et cette dame, nous sommes à réparer le dégât qui est arrivé là-dedans.

POTHIN.

Quel dégât ?

Mme JOSEPH.

Plus de dentelles, plus de cachemire... votre singe et votre perroquet ont tout mis en pièces.

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, Mme DORSAN, *avec un chapeau et un voile.*

SAINT-ERNEST, *allant à elle.*

Comment, il serait possible ?

Mme DORSAN.

Oui, messieurs, voilà tout ce que j'ai pu sauver du naufrage.

POTHIN.

Ah ! madame, comment m'excuser ?

Mme DORSAN.

Du malheur qui vient d'arriver, rien n'est plus naturel.

AIR : *Vaudeville d'une heure de folie.*

Ma main ne m'appartenait plus,
J'ai refusé votre alliance,
L'amour-propre de ce refus
Réclamait la prompte vengeance.
Et ces atours, dont votre cœur jaloux,
Maudit tout bas la conjugale offrande,
Devaient être traités chez vous
Comme articles de contrebande.

POTHIN.

Dès aujourd'hui je ne veux plus de bête chez moi.

Mme DORSAN, *à Saint-Ernest.*

Eh bien ! mon ami, avez-vous enfin reçu la lettre de votre oncle ?

SAINT-ERNEST.

Eh ! mon Dieu, non... J'ai autant d'impatience que

vous, mais, vous le savez, nous ne pouvons signer le contrat sans cette lettre... je devais la recevoir ce matin, et je suis bien étonné.

POTHIN.

Une lettre, dites-vous?

SAINT-ERNEST.

Eh! oui, une lettre par un exprès.

Mme JOSEPH.

Par un exprès, c'est moi qui l'ai reçue; je l'ai remise ce matin à M. Pothin.

POTHIN.

Rassurez-vous, mes amis, cette lettre, sans moi, serait peut-être égarée, et elle est bien sûrement dans ma poche. (*Il se fouille.*)

SAINT-ERNEST.

Eh! bien, donnez donc.

Mme DORSAN.

Vous verrez qu'il l'aura perdue!

POTHIN.

Non, non, Madame, je ne perds jamais ce que l'on m'a confié; il est vrai que quelquefois je ne sais ce que j'en fais, mais tôt ou tard... (*Il tire une lettre de sa poche.*) La voilà!

Mme DORSAN.

Nous sommes bien heureux d'en être quittes pour la peur.

SAINT-ERNEST, *décachetant et lisant avec précipitation.*)

« Mon cher docteur, depuis que j'ai pris vos grains
» de santé, je me sens beaucoup plus mal...

BONNEVILLE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

POTHIN.

Ah! mon Dieu, est-ce que j'aurais?

SAINT-ERNEST, *lisant.*

« Venez me voir bientôt, et croyez moi pour la
» vie, votre malade *Potin.* »

POTHIN, *au désespoir.*

Oh! je vois ce que c'est, j'ai écrit ce matin à mon médecin, et j'ai mis à la poste la lettre de votre oncle au lieu de la mienne.

SAINT-ERNEST.

Malheureux! perdre une lettre qui renfermait mon bonheur.

POTHIN.

Il n'est pas perdu votre bonheur, il est rue Jean-Jacques-Rousseau; cela peut arriver à tout le monde.

Mme DORSAN.

J'étais sûr qu'il y aurait ici quelque tour de sa façon.

POTHIN.

Attendez-moi, je cours à la grande poste, et dans un instant...

BONNEVILLE.

C'est inutile, je sais ce que la lettre contient. Oui, mon cher Saint-Ernest, j'ai vu votre oncle en passant à Ecouen, il m'a confirmé ses bonnes dispositions à votre égard, et il a approuvé avec grand plaisir votre mariage avec madame Dorsan.

POTHIN.

Là, votre lettre ne parlerait pas mieux que cela... Je n'ai donc pas fait un si grand mal.

BONNEVILLE.

Allons, mes enfans, ne perdons pas une minute, descendons chez le notaire.

Mme DORSAN.

A condition que M. Pothin attendra ici, car avec un voisin pareil...

SAINT-ERNEST.

Rassurez-vous, il ne le sera pas long-temps.

POTHIN.

Comment, est-ce que vous voudriez déménager?

SAINT-ERNEST, *à madame Dorsan.*

Dès demain, je vous l'ai écrit, j'ai loué rue de Provence.

POTHIN.

Joli quartier. N'y aurait-il pas dans votre maison un petit appartement de garçon?

SAINT-ERNEST, *en riant.*

Oui, mais je le garde pour mon premier enfant.

POTHIN.

Vous avez tort, mon ami, qui a bon voisin, a bon...

SAINT-ERNEST.

Je connais le proverbe, mais je ne m'y fie pas.

POTHIN.

On ne fait que des ingrats dans le monde! Mais c'est égal, ce sera bien le diable, si je ne trouve pas un pied-à-terre à côté ou en face Je ne le quitte pas.

SAINT-ERNEST.

AIR nouveau *de M. Hus-Desforges.*

Grâce au meilleur de mes amis,
J'ai vu mes meubles presque en vente,
Mon mariage compromis
Par son ardeur plus qu'obligeante.
Des atours, par l'hymen offerts,
Perdus pour la beauté que j'aime.
(*A Mad. Dorsan.*)
Entre nous deux, jamais de tiers,
Faisons nos affaires nous-même.

Mad. DORSAN.

Grand amateur de l'écarté,
Qu'il joue avec beaucoup de grâce,
Hier soir, un monsieur est resté
Deux heures sans quitter sa place.
Comment passa-t-il tant de fois?
Et par quelle faveur extrême
Retourne-t-il toujours les rois?
Il fait ses affaires lui-même.

BONNEVILLE.

Entre deux voisins, aujourd'hui,
Un rien peut amener la guerre;
Faut-il donc le secours d'autrui
Pour terminer semblable affaire?
Arrangeons ces torts passagers
En famille, c'est mon systême;
Surtout chez nous point d'étrangers,
Faisons nos affaires nous-même.

Mad. JOSEPH.

Qu'on vante tant qu'on le voudra
Le bonheur qu'on trouve à tout faire,
Depuis quatorze ans c' bonheur-là
N' me paraît pas très-nécessaire.
Qu'on m' dise un peu quel plaisir j'ai
D' grimper du premier au cinquième.
Quand pourrai-je donc m' donner congé
Et n' plus fair' mes affair's moi-même.

POTHIN, *au public.*

Je suis bien maladroit vraiment,
A tout le monde je veux plaire,
Et voilà, je ne sais comment,
Qu'ici je fais tout le contraire.
Mon talent, Messieurs, je le voi,
N'est qu'en votre indulgence extrême;
Auprès de vous plaidez pour moi,
Faites mes affaires vous-même.

FIN.

LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 802 7

LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 802 7

LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 802 7